cancans
DE PARIS

REINES DU STRIP-TEASE

Nº 15
TOUS LES
MOIS :
3 F

Ce n'est pas une raison parce que les vacances sont loin pour ne pas rêver de maillot....

Il prétend n'aimer que les femmes honnêtes, qui sont, au reste, moins coûteuses.

Pourtant, l'autre soir, un ami le rencontre au moment où il quitte une jeune femme dont la profession tendre ne fait aucun doute.

— Ne dis pas que tu as eu celle-là pour rien, se moque-t-il.

— Ne m'en parle pas ! J'ai eu toutes les peines du monde à lui faire accepter un peu d'argent.

— Allons donc !

— Mais si ! Je t'assure. Elle en voulait beaucoup...

✳

— Deux jeunes femmes, juchées sur les chaises d'un bar près de l'Opéra, se font leurs confidences.

— Et ce mariage ? interroge l'une.

— Mon fiancé a rompu lorsqu'il a su que je dépensais six cent mille francs par an chez ma couturière...

— Alors ?

— Il a épousé la couturière !

✳

On dit de cet écrivain qu'il parle toujours de lui et que, lorsqu'il se tait, c'est pour y penser davantage.

Un ami disait de lui l'autre jour :

— Je le trouve suffisant !

— Moi, pas, soupira une jolie blonde qui passe pour être sa maîtresse...

✳

Dans les coulisses de ce grand music-hall, entre deux changements de costume — du reste très restreint — deux girls papotent :

— Tu sais, dit l'une, Christiane attend un bébé.

— Oh ! je devine facilement de qui...

— Eh bien ! dis-le lui, tu lui rendras service.

✳

Dans une pension select aux environs de Paris.

Deux jeunes filles, qui sont sur le point de partir, leur éducation faite, bien faite, échangent les dernières confidences tout en entassant leurs vêtements dans des valises ouvertes.

— Alors, c'est entendu, dit l'une. La première qui aura trompé son mari dira à l'autre si c'est vraiment amusant.

✳

— Elle est jeune. Elle est belle. Elle l'aime. Elle entend le lui prouver.

Chaque heure du jour et de la nuit, elle est prête à sacrifier sur l'autel de Vénus.

A ce régime, il devient squelettique.

Un jour, elle lui demande :

— Qu'est-ce que tu deviendrais si je mourais ?

Lui avec un soupir dans lequel s'exhale quelque espoir :

— Je deviendrais gras !

Une dame du genre vamp, en forme de huit, ayant de ça, de ça et de ça, se précipite sur un monsieur à l'air distrait et effacé, assis dans le coin d'un bar.

— Ah ! cher... Quelle joie de vous retrouver !

— Madame... Excusez-moi... Je crois que vous faites erreur...

— Erreur ! Vous ne vous souvenez plus de moi ? Cannes... l'année dernière... Nos soirées sur votre yacht... Nous dansions... Vous étiez très épris, avouez-le... Vous vouliez même m'épouser...

— Et l'ai-je fait Madame ? s'inquiète le monsieur distrait.

✳

Dans le hall d'un hôtel désert de ville d'eaux, à la fin de l'automne, deux estivents attardés bavardent.

— Croyez-vous aux fantômes ? dit l'un d'eux.

— Bien sûr, répond l'autre et... disparaît.

✳

Dans un dancing désert, deux messieurs, qui en sont, chacun, à leur dixième consommation, sont assis côte à côte, aux deux extrémités du bar.

Las de se dévisager de profil, le premier décide de grouper les effectifs épars. Plus on est de fous et plus on rit ! Il louvoie à travers la salle, s'approche de l'autre solitaire et lui dit :

— Messieurs, vous avez l'air de vous ennuyer tout seuls. Permettez-moi de me présenter et faites-moi l'amitié de venir boire un verre avec moi. J'ai encore soif.

— Messieurs, répond l'interpellé, vous ne devriez plus avoir soif ! vous avez assez bu. Vous me voyez double, alors que je suis tout seul.

✳

C'est un aviateur qui est célèbre, à la fois pour ses raids et pour ses conquêtes non pas du ciel, mais du septième ciel.

Notre grand « as » traite ses conquêtes dans un discret hôtel meublé du centre, où il est bien connu. Le personnel de l'établissement ne s'inquiète même pas quand il entend du tapage dans sa chambre, car l'aviateur aime les bruyantes expansions.

— Il ne décolle jamais sans « casser du bois », avouait une de ses camarades de jeux émoureux.

(Suite page 20.)

DÉPART POUR
LA GUERRE
EN DENTELLES...

PLUS EFFICACE QUE LA PILULE...

Au XVI[e] siécle, chaque village d'Europe avait son sorcier ou ses sorcieres Le sorcier vivait en marge de la société On le connaissait, on le craignait, on le méprisait Dans les périodes de coercition, il parvenait assez facilement a se mettre a l'abri Il ne risquait vraiment un accident que lorsqu'il avait calamité publiquement : sécheresse, destruction des récoltes, inondations, incendie

Les sorciéres étaient d'une grande imprudence Elles allaient au-devant du supplice comme les martyres Quand elles commençaient à avouer leur commerce avec Satan, on ne pouvait plus endiguer le flot de leurs révélations

Si Satan etait exigeant, en compensation il octroyait à ses serviteurs quelques dons précieux : l' « invisibilité », la métamorphose en animaux, le transport ultra-rapide jusqu'au lieu du sabbat

La nuit, les campagnes étaient étrangement vides d'humanité Les aboiements des chiens répondaient aux lointains hurlements des loups Dans les cités après le couvre-feu, le vide était encore plus grand

Sorciers et sorciéres sillonnaient ces immensités Ils ne pouvaient le faire sous leur forme normale, Ils entraient dans celle d'une bête, de préférence le loup, qui courait si vite impunément « Les femmes préféraient chevaucher leur balai Quand le silence s'etendait sur la campagne, dans leur demeure, soigneusement close, elles se mettaient à nu soignaient le corps de graisse humaine, chevauchaient un balai et disparaissaient par la cheminée »

D'étranges recits de loups-garous circulaient à travers la France et l'Europe. Jean Bodin, inquisiteur a Besançon trouvait étrange que ces récits rencontrassent quelques sceptiques alors que depuis l'Antiquité tous les peuples de la terre avaient accordé creance à ces diableries

A Padoue, en italie vers 1710, un chasseur avait coupé les quatre pattes d'un loup. C'était un loup-garou. Quand le sorcier avait repris sa forme humaine, il était amputé des mains et des pieds.

Vers 1630 en Hollande un homme gisait sur son lit, une blessure a la cuisse Blessure inexplicable, si l'on n'avait découvert que l'homme etait un sorcier et qu'étant un loup-garou, il avait eu la cuisse transpercée par une fléche

Comment l'inquisiteur Jean Bodin, qui venait d'acquérir la célébrite mondiale dans sa Démonomanie et qui achevait son Fléau des Démons et Sorciers, aurait-il douté des récits qu'il recueillait, puisqu'il recevait lui-même les aveux spontanés, de deux authentiques loups-garous : « Verdun et Burgot ». Au bord du Chastel-Charlon, à la lueur de la flamme bleue d'un feu magique, ils avaient oansé en l'honneur de leur maître Satan Puis tous deux à nu, Verdun enduisant son compagnon avec une graisse qui les transformaient en loups Ayant acquis en même temps la vélocité de ces bêtes, et leur férocité, ils avaient attaqué une femme, un homme, un enfant dont les cris les avaient fait s'enfuir Ils avaient dévoré une fillette, et ouvert d'un coup de dent la veine du cou d'une autre pour en boire le sang tout chaud

Gilles Garnier avait assailli dans une vigne, une fillette de douze ans Il l'avait déchirée tant avec ses mains qui avaient pris la forme de pattes, qu'avec ses dents Ayant devore les cuisses et les bras, il avait porté les restes de chair à sa femme Un mois plus tard l'arrivée inopinée de trois personnes l'avait empêché de manger une deuxiéme victime Puis il avait étranglé et dévoré un jeune garçon Il n'avait plus besoin de se transformer en loup, pour éprouver le besoin de manger de la chair humaine crue Ce fut en homme qu'il tenta de manger un quatriéme enfant Il fut brûlé

Ces histoires de loups-garous, Boguet grand juge dans le Jura, les tenait pour vraies et sincéres Il était fier d'avoir en trois ans, envoyé au bûcher plus de six cents de ces monstres

Pour avoir entendu le récit de bien de « galipote » il connaissait des aventures merveilleuses Ainsi, ce paysan qui, à l'abolement de ses chiens sortit de sa ferme et abattit un lévrier noir et blanc qui les harcelait Le lendemain, à la place du cadavre de la bête il trouva celui d'une dame aux vêtements somptueux et aux riches bijoux. Inquiet le paysan le recouvrit de branchages Survint un homme accompagné d'un petit chien, qui gémit vers les fagots « Vous avez tué ma femme », dit l'homme et il s'en alla sans insister Le petit chien le suivit sans cesser de gémir. C'était sans doute l'enfant de la femme, qui courait la galipote et qui avait dû entraîner sa métamorphose par « sympathie »

Le procès de Gilles de Rais, auquel les récits de l'époque assurérent une renommée, provoqua une panique en France et dans les pays voisins La nouvelle se répandit que sorciers et sorciéres formaient une vaste association infernale, qui comptait bien triompher, pour leur maître Satan, de Dieu et de ses cohortes célestes et terrestres.

Pendant trente ans l'Eglise brûla plus de mille sorciers sur les bûchers Peut-être sentaient-ils qu'on leur arracherait bientôt des damnés Ils auraient d'ailleurs eu tort de craindre que les tribunaux séculiers fussent trop indulgents

Pour les protéger contre les entreprises du Démon, les juges du Roy n'avaient rien d'autre que leur peur. Il leur faudrait bien détruire une engeance maudite, qui risquait de faire chavirer l'humanité toute entiére dans les flammes de l'Enfer.

Le terrible Jean Bodin, l'ennemi personnel des sorciers, natif d'Angers, et inquisiteur à Besançon, était en fureur Le prévôt qui aimait le provoquer venait de lui rapporter l'opinion du docteur Wier, médecin du duc de Cleves, sur les ligatures Le prévôt disait :

« J'ai souvenance d'avoir entendu un gentilhomme jurer qu'il était lié et tellement ensorcelé qu'il ne pouvait avoir compagnie de femme. Voulant l'aider en cette matiere, écrivait le docteur Wier, j'essayai par divers arguments, de lui arracher cette imagination »

— Il a écrit imagination! s'écria l'inquisiteur Il mériterait le bûcher Quel jeu joue ce Wier? Déjà, il a entrepris une ridicule défense des sorciers, qui pourrait l'entraîner à l'estrapade s'il s'avisait de franchir la frontiére de Clèves Le voilà qui s'en va maintenant nier les « nouerles d'aiguillettes », en

VOICI LES NOUEURS D'AIGUILLETTES

Les sorcieres etaient d'une grande imprudence, elles allaient au devant du supplice comme les martyres

les traitant d'imagination! Certes les noueurs d'aiguillettes sont de petits sorciers J'en sais qui n'ont pas même conclu d'association avec le diable, de façon expresse, mais leur méchanceté est condamnable en soi Celui qui en use ne peut nier qu'il viole la loi de Dieu et de nature en empêchant l'effet sur le mariage ordonné par la loi de Dieu.

L'inquisiteur d'Angers connaissait bien la question. A Nantes, à Orléans, à Paris, à Besançon, il avait recueilli d'innombrables témoignages le mal était général, et s'étendait aux pays étrangers Il venait de loin, puisque mention de ligatures était faite dans la loi salique et dans la loi ripuaire « 62 sous d'or d'amende »! Pour divorcer, Lothaire II et deux siècles plus tard Philippe-Auguste avaient bien invoqué leur impuissance par malefice!

Il s'agissait désormais de roi ou de reine! Le plus petit village avait ses jeunes mariés ligaturés, chevillés, embarres, noues. Quand ils soupçonnèrent d'ou leur venait le coup, ils pouvaient réparer le mal, moyennant un don d'argent et l'humiliation de s'abaisser devant celui qu'ils avaient dédaigné, ou battu, ou lésé.

S'ils ignoraient qui avait noué l'aiguillette, ils n'avaient plus qu'une ressource précaire : s'adresser à un denoueur, qui par ses paroles et « par ses gestes », délierait le jeune marié Pourtant si noueur pouvait délier ce qu'il avait embarré, un autre dénoueur était moins efficace Avant de désespérer et de s'installer dans un menage sterile désuni avant d'être uni, les jeunes maries pouvaient encore aller dans le Poitou, ou se trouvaient un fameux dénoueur d'aiguillettes

Par arrêt confirmatif d'une sentence du prévôt d'Issoudun en Berry, Blaise Leduc, berger, fut condamne comme noueur d'aiguillette, a être battu et fustige trois jours durant aux carrefours de la ville, puis banni à perpétuité de la prévôté.

La répression était trop bénigne et surtout trop rare. La nouerie d'aiguillette etait de trop petite sorcellerie pour que l'on risqua généralement même une faible sanction. Il était en outre impossible de faire la preuve du délit, car pour ces diableries qui ressemblaient plus à des plaisanteries qu'à des nuisances, on ne pouvait guere imposer la question, même ordinaire, aux accuses Il fallait donc s'habituer au mal qui ravageait les ménages, fondement de la societe.

LES DÉSIRS SECRETS DE LA FEMME AU VOLANT...

Le nombre des conductrices de voitures de tourisme, de camions et même d'autocars, s'est accru d'une manière spectaculaire, dans bien des pays.

Les constructeurs doivent tenir compte de cette évolution et ils s'efforcent de satisfaire cette nouvelle clientèle qui ne cesse de s'accroître. Mais la femme ne les intéresse pas seulement en qualité de conductrice. Ils savent que dans neuf cas sur dix, l'épouse détermine le choix du modèle que le mari achète. Ce sont elles qui décident. C'est à elles que la forme, l'aménagement de la carrosserie et la couleur doivent convenir. Et si Madame ne connaît rien, ou pas grand chose au moteur (elle trouve que tous les constructeurs ont perfectionné au maximum la mécanique des véhicules), elle sait par contre exactement ce qu'elle attend de sa voiture.

Dites-moi de quelle automobile vous rêvez, et je vous dirai qui vous êtes. On peut, en effet, tirer certaines conclusions rien qu'en regardant le véhicule qu'une femme désire. Par contre, on ne peut que rarement arriver à décrire la personnalité de la conductrice en regardant la voiture qu'elle a réellement achetée. Son budget, les impératifs de son travail et de sa situation de famille l'obligent trop souvent à s'y plier.

La téméraire, l'audacieuse, mais également l'ambitieuse, n'ont d'yeux que pour la Jaguar, longue et racée, elles croient que la propriétaire d'un tel engin ne peut passer inaperçue, mais elles pensent aussi à se griser de vitesse, à « foncer » à 150 kilomètres à l'heure.

L'intellectuelle, celle que l'on appelle la « Career-girl », se voit dans une Mercedes ou dans une DS dernier modèle, dont le style directeur général est à la hauteur de ses rêves. Si elle donne libre cours à son imagination, elle ne dédaignera pas de convoiter une Rolls.

Celle qui voudrait voyager, parcourir le monde aimerait le faire dans une Alfa-Roméo grand sport ou dans une Renault Caravelle, les deux réunissant le confort et les qualités techniques indispensables pour les grandes randonnées.

L'économe se décidera pour l'Ami 6, ne consommant que peu d'essence, mais pouvant offrir l'apparence et les commodités d'une voiture de cylindrée plus importante. Quant à la paresseuse, elle se tourne tout logiquement vers la Daf automatique, ne demandant aucun effort.

La coquette optera naturellement pour la « Parisienne Renault », actuellement considérée comme la plus féminine des voitures, malgré son prix abordable, mais elle hésitera entre la carrosserie cannelée et l'écossaise, se demandant laquelle s'harmoniserait le mieux avec sa garde-robe.

La femme à préoccupations politiques, aura la possibilité d'afficher ses opinions en choisissant une Moskovitch ou une Cadillac, à moins qu'elle ne préfère « rouler Marché Commun ».

Les voitures dont elles disposent. Tout en rêvant d'une Bentley telle que les « idoles » la conduisent, ou d'une Chrysler qu'elle identifie avec Liz Taylor ou Marlène Dietrich, Madame amène ses enfants à l'école ou au square dans une 2 CV n'ayant plus son « hoquet » disgracieux, mais un chauffage si utile pour les petits. En pensant aux difficultés de la circulation, au manque de parkings, elle choisit une minuscule voiture, genre Mini-car, qui se faufile partout et peut se garer partout.

Il existe actuellement une mode pour les automobiles et cette mode est faite par les femmes, pour les femmes, car les hommes s'intéressent avant tout aux performances techniques. Le blanc et le « presque blanc » triomphent. C'est le style Courrège qui a inspiré les lignes géométriques, le bout carré que l'on « portera » en 1966. Les sièges sont moelleux et épousent le corps, pour éviter que Madame ne se fatigue au volant. Parfois, ils se transforment en couchettes. Le coffre est spacieux, le tableau de bord élégant.

Des gadgets au féminin. Le dernier salon de l'Automobile de Paris a révélé toute une série d'accessoires pour « conductrices dans le vent ». Veulent-elles habiller leur volant de fourrure ou de cuir, rien n'est plus facile, désirent-elles assortir les housses des banquettes à telle « toilette », rien ne les en empêchera. Un chauffage permettant de conduire avec des souliers ultra-fins et un tapis moelleux ainsi qu'une lampe branchée sur la batterie, pliante et mobile, représentent le confort arts ménagers.

Sécurité et confort. Ces deux impératifs inspirent beaucoup de créateurs de gadgets et d'accessoires. Le verglas fait dangereusement patiner les roues, surtout quand on ne l'attend pas. Ce petit appareil l'annoncera bien à l'avance, permettant ainsi à l'automobiliste de ralentir à temps. Madame ne sait pas toujours lire une carte routière et son mari n'aime pas s'arrêter pour demander le chemin. Avec cette boussole d'un genre particulier, on va automatiquement dans la bonne direction. En effet, tout écart provoque une oscillation de l'aiguille. L'appuie-tête se généralise et se perfectionne. Il s'emboîte facilement, ne nécessitant plus aucune courroie de fixation. Le départ à froid ne posera plus de problème. Avec ce nouveau produit en aérosol, pouvant être pulvérisé avec succès même à — 15°, il est instantané.

Une aile froissée est maintenant repeinte rapidement, avec une bombe spéciale. Six cents teintes et nuances correspondent à toutes les couleurs de carrosseries actuellement utilisées dans le monde.

L'influence féminine est grande. Les constructeurs proposent, mais les femmes disposent. C'est ainsi qu'ils ont abandonné le projet de simplifier le démarrage, uniquement parce que les conductrices (à l'unanimité) s'étaient prononcées contre ce nouveau système, trop difficile à manipuler.

L'automobiliste a donc son mot à dire et elle ne s'en prive pas. Elle a fait la conquête du volant, et elle veut être prise au sérieux.

Une des plus ravissantes cower-girls de Londres 1966, Jane Brummell.

Le monde étrange du sensuel BALTHUS (1)

Personnage secret, aristocratique, Balthazar Klossowski de Rola, dit Balthus, est né à Paris. Il a cinquante-huit ans. Frère de Pierre Klossowski, l'écrivain, il dirige, grâce à l'appui d'André Malraux, la Villa Médicis à Rome.

Sa production souterraine n'était connue que par quelques privilégiés. Des revues surréalistes reproduisaient ses tableaux, chargés d'un érotisme exaspéré. Il était l'ami de Rainer-Maria Rilke, d'Antonin Artaud, de Camus. Un mystère planait sur l'homme, sur ses goûts, sur sa vie.

Aujourd'hui, il expose cinquante et une toiles qui couvrent ces trente dernières années. Un mythe s'écroule : Balthus est un peintre limité. Ses réussites peuvent se compter sur les doigts de la main : lorsqu'il détaille ses obsessions peuplées de Lolitas perverses et muettes. Il crée alors un univers pétrifié où les petites filles s'épient, le regard équivoque, ou bien, un peu raides, renversées sur le bord du sofa, poursuivent d'étranges extases.

Quelques tableaux sont de la même veine : le célèbre « Passage du Commerce Saint-André », où les enfants et les promeneurs du dimanche hantent un univers où la détresse s'appelle silence, immobilité et mort.

Abordant le paysage, la nature morte, le « nu pudique », Balthus n'est plus qu'un peintre conventionnel, dont l'académisme ne déparerait les Salons officiels que par l'imperfection de l'exécution.

(1) Balthus, musée des Arts décoratifs

*

... Cette fois l'espace mental est encombré d'ombres lourdes. Un chat lointain y est attentif. Sur un fauteuil est étendue une jeune fille. Elle est nue, son visage est renversé. De droite vient la lumière. Et celle-ci est issue d'une haute et large fenêtre, qu'un rideau peut masquer, mais qu'un être aigu et court, figure de méchanceté et de ténèbre, tient à bout de bras soulevé. On croirait bien qu'il l'écarte et que le jour va entrer, et qu'avec lui le principe de censure, le vieil être de la distance, le gardien de la nuit de l'âme sera vaincu et chassé. Et l'impression de victoire se nourrit aussi de ce corps, si éclatant, si intact, qui a su demeurer central dans l'obscurité de la chambre — mais vraiment le monstre ouvre-t-il ? Ne va-t-il pas plutôt (son geste serait le même) rabattre le rideau sur sa victime effrayée ? L'ambiguïté est réelle. Et cette ambiguïté est destin.

Yves Bonnefoy L'Improbable, p. 74

*

On a parlé aussi de l'érotisme de cette peinture. Mais le monde de l'enfance, s'il est érotique, c'est avec négligence. Cette sorte d'émotion s'y glisse par surcroît et il ne me semble pas qu'elle soit ici principale. Au reste, il faudrait sans doute éviter de trahir Balthus en l'enfermant dans ses sujets ? Car, c'est la même nostalgie, la même obstination à retrouver, dans le monde inexorable qui nous entoure, les signes de l'innocence et de la joie qui l'ont fait revenir par des voies audacieuses à la plus grande tradition du paysage, celle où l'homme n'est qu'un point de repère, et où la pierre et le ciel, par le seul jeu des perspectives laissent filtrer l'étrange paix des premiers âges.

Albert Camus

*

Jamais pour les nattées déficientes la mère
Construite comme un seau n'aura de mots sévères
Mais les habillera de dentelles dorées
Au paradis gueusant elle convie leur corps

Paul Eluard (Voir)

(Suite page 10.)

Peintre des après-midi d'Août, Balthus l'étrange et le pervers, ne serait-il qu'un naïf ? De gauche à droite : « La Fillette », « La Sieste », « Le Rêve », « Le Démon ».

CANCANS... CANCANS...

Un parquet de l'Etat de Californie a poursuivi pour attentat à la pudeur une jeune fille qui s'était promenée les seins nus sur une plage.

Plaidant résolument coupable, la jeune femme, dégrafant son chemisier devant les magistrats, a montré le « corpus delicti », croyant ainsi s'attirer l'indulgence. Elle a simplement aggravé son cas et s'est vue sévèrement condamnée.

Le juge était une femme...

*

Limoges, 11 juillet. — Depuis combien de temps roulait-il sans pneus ? un représentant de commerce à Bayonne, était tellement ivre qu'il a été incapable de le dire !

Lorsque les agents l'ont arrêté, la nuit dernière, dans la traversée de Limoges, il ne restait des roues arrière de son auto... que les jantes.

Ayant crevé une fois, puis deux, il était allé de café en café, cherchant l'adresse d'un garagiste, et trouvant, à chaque halte, de moins en moins de dépanneurs... et plus en plus « d'optimisme ».

*

Un contribuable a conseillé au ministre des Finances de remplir les caisses de l'Etat en frappant d'une taxe les portes cochères où s'abritent les « respectueuses » qui guettent le client.

Il appelle cet impôt original : la taxe de luxure.

Le peintre Balthus

(Suite de la page 8)

A propos de ces toiles, on parle souvent de Balthus comme d'un peintre érotique, au sens où l'on entend par érotisme l'exaspération et l'intensification d'un élan butant sur l'obstacle qui le dévie. C'est ne pas voir combien sont rares, finalement, de tels tableaux, ils marquent l'écart maximum par rapport au centre de la recherche, ou plutôt au foyer de la gravitation. Pour quelques êtres maléfiques et fiévreux — auxquels il est vrai de dire que, malgré leur intermittence, l'œuvre ne donne jamais congé — et qui portent — tel celui, dans « La Chambre », qui camoufle sa masculinité sous son corsage et sa jupe — la livrée d'une cruauté extérieure et redoutée, du mal comme fatalité, ou simplement le masque de l'artiste témoin impatient de son échec, combien d'adolescentes soustraites à l'usure de la vie et à la cruauté des rêves, captives heureuses, qui ont encore les joues gonflées de l'enfance, le cou puissant, le regard neuf, indifférent, de l'animal, visages intacts, lisses comme des galets sur lesquels l'arête du nez, la fente de la bouche, la cavité des yeux sculptent seules les lignes de l'espèce, adolescentes qui rêvent ou lisent côte à côte, figures de frise sur les accolades d'un divan, ou dormeuses solitaires accordées aux fruits et aux fleurs, au damier, aux losanges, au semis d'une étoffe, au fond d'or d'une chambre, à l'Orient des tapis et des rideaux, — combien de corps glorieux enlevés dans le geste matinal de la toilette, la lourde chevelure écartée comme une voile, ou, dans l'or grumeleux que tisse la lumière de la lampe, poursuivant sur un phalène l'insigne d'un jeu secret ! Et si ne cesse jamais tout à fait la menace de quelque blafard crépuscule — ou d'un rougeoiement d'incendie (mais c'est du brasier d'un sang vivant que viennent, par exemple, dans la « Jeune Fille aux bras levés », le cramoisi, le rouge grenat de l'édredon et les ocres rouges du corps que séparent les reflets verts de la couverture) triomphe et se transmet la paix d'une clarté légère, le ciel lavé où se déploient (comme dans « Golden Afternoon ») l'arc-en-ciel des tons froids (jaunes, bleus, verts pâles, roses, gris) ou brûlent doucement les vermillons de la robe, le clair carmin du corsage, l'orangé du tiroir.

Gaëtan PICON
Directeur général des Arts et Lettres,
extrait du Catalogue Officiel

ARMÉE POUR LA CONQUÊTE DE PARIS...

La belle starlette allemande, Maria Andersen a décidé de conquérir Paris. La voici en « uniforme » pour son premier rôle dans les studios parisiens dans « Les brigades spéciales ».

LÉDA

par Pierre LOUYS

On n'y voyait presque plus

Une invisible Artemis chassait sous le croissant, penché derrière les branches noires qui pullulaient d'étoiles. Les quatre Corinthiennes restaient couchées dans l'herbe près des trois jeunes hommes ; et l'on ne savait plus très bien si la dernière oserait parler après les autres tant l'heure était au silence

Les contes ne doivent être dits qu'en plein jour. Dès que l'ombre est entrée quelque part, on n'écoute plus les voix fabuleuses parce que l'esprit fugitif se fixe et se parle à lui-même avec ravissement.

Chacune des femmes étendues avait déjà un compagnon secret dont elle créait le charme à l'image réelle de son désir enfantin. Pourtant, elles ouvrirent toutes les yeux dans l'obscurité quand le grave Mélandryon dit ces premières paroles :

— Je vous conterai l'histoire du cygne et de la petite nymphe qui vivait sur les bords du fleuve Eurotas. C'est à la louange des bienheureuses ténèbres.

Il se releva, mais à demi, et s'appuya d'une main dans l'herbe, et voici comment il parla

(Suite page 14.)

Les Reines des Cabarets Inte[illegible]naux :
Caroline du Lucky Strip

LÉDA

(Suite de la page précédente.)

I

En ce temps-là, il n'y avait pas de tombeaux sur les routes, ni de temples sur les collines.

Les hommes n'existaient guère : on n'en parlait pas. La terre se livrait à la joie des dieux et favorisait la naissance des divinités monstrueuses. C'est le temps où l'Echidna enfanta la Chimère, et Pasiphaé le Minotaure. Les petits enfants pâlissaient dans les bois, sous l'effroi du vol des dragons.

Or, sur les bords humides du fleuve Eurotas, où les bois sont tellement épais qu'on n'y voit jamais la lumière, vivait une jeune fille extraordinaire, qui était bleuâtre comme la nuit, mystérieuse comme la lune mince et douce comme la voie lactée. C'est pourquoi on la nommait Léda.

Elle était vraiment presque bleue, car le sang des iris coulait dans ses veines et non comme aux vôtres le sang des roses. Ses ongles étaient plus bleus que ses mains, ses papilles plus bleues que sa poitrine, ses coudes et ses genoux tout à fait azurés. Ses lèvres brillaient de la couleur de ses yeux, qui étaient bleus comme l'eau profonde. Quant à ses cheveux en liberté, ils étaient sombres et bleus autant que le ciel nocturne et vivaient le long de ses bras, si bien qu'elle paraissait ailée.

Elle n'aimait que l'eau et la nuit.

Son plaisir était de marcher sur les spongieuses prairies des rives, où l'on sentait l'eau sans la voir, et ses pieds nus avaient des frissons de bonheur à se mouiller obscurément.

Car elle ne se baignait pas dans la rivière, de peur des jalouses naïades, et d'ailleurs elle n'eût pas voulu se livrer à l'eau tout entière. Mais qu'elle aimait se mouiller ! Elle mêlait au courant rapide l'extrême boucle de sa chevelure et la collait sur sa peau pâle avec des dessins lentement recourbés. Ou bien elle prenait dans le creux de sa main un peu de la fraîcheur du fleuve qu'elle faisait couler entre ses jeunes seins jusqu'au pli de ses jambes rondes, où il se perdait. Ou encore elle se couchait en avant sur la mousse trempée pour boire doucement à la surface de l'eau, comme une biche silencieuse.

Telle était sa vie, et de penser aux satyres. Il en venait quelquefois par surprise, mais qui s'enfuyaient effrayés, car ils la prenaient pour Phœbe, sévère à ceux qui la voient nue. Elle aurait voulu leur parler, s'ils se fussent arrêtés près d'elle. Le détail de leur aspect la remplissait d'étonnement. Une nuit qu'elle avait fait quelques pas dans la forêt parce que la pluie était tombée et que la terre était torrentielle, elle avait vu de près un de ces demi-dieux endormi ; mais elle avait pris peur à son tour et était revenue tout à coup. Depuis, elle y passait par intervalles et s'inquiétait des choses qu'elle ne comprenait pas.

Elle commençait à se regarder aussi, se trouvait elle-même mystérieuse. Ce fut l'époque où elle devint très sentimentale et pleura dans ses cheveux.

Quand les nuits étaient claires, elle se regardait dans l'eau. Une fois, elle pensa qu'il serait mieux de réunir et de rouler sa chevelure ensemble pour dénuder sa nuque qu'elle sentait jolie dans sa main caressante. Elle choisit un jonc souple pour serrer son chignon bleu et se fit une couronne tombante avec cinq larges feuilles aquatiques et un nénuphar languissant.

D'abord, elle prit plaisir à se promener ainsi. Mais on ne la regardait pas, puisqu'elle était seule. Alors, elle devint malheureuse et cessa de jouer avec elle-même.

Or, son esprit ne se connaissait pas, mais son corps attendait déjà le battement des ailes du cygne.

II

Un soir, comme elle s'éveillait à peine et songeait à reprendre son rêve parce qu'un long fleuve de jour jaune luisait encore derrière la nuit de la forêt, son attention fut attirée par le bruit des roseaux près d'elle, et elle vit l'apparition d'un cygne.

Le bel oiseau était blanc comme une femme, splendide et rose comme la lumière et rayonnant comme un nuage. Il semblait l'idée même du ciel de midi, sa forme, son essence ailée. C'est pourquoi il se nommait Dzeus.

Léda le fut considérer, qui volait en marchant un peu.

De loin, il tournait autour de la nymphe et la regardait de côté. Quand il fut tout auprès, il s'approcha encore et, se haussant sur ses larges pattes rouges, étendit le plus haut qu'il pût la grâce onduleuse de son col, devant les jeunes cuisses bleuâtres et jusqu'au doux pli sur la hanche.

Les mains étonnées de Léda prirent avec soin la petite tête et l'enveloppèrent de caresses. L'oiseau frémissait de toutes ses plumes. Dans son aile profonde et moelleuse, il serrait les jambes nues et les faisait plier. Léda se laissa tomber à terre.

Et elle mit les deux mains sur les yeux. Et elle n'avait ni frayeur ni honte, mais une inexplicable joie, et son cœur battait à faire lever ses seins.

Elle ne devinait pas ce qui allait arriver. Elle ne savait pas ce qui pouvait arriver. Elle ne comprenait rien, pas même pourquoi elle était heureuse. Elle sentait le long de ses bras la souplesse du col du cygne.

(Suite page 16.)

Betty Pages d'Hollywood et Maïté du « Sexy » de Paris.

LÉDA

(Suite de la page précédente)

Pourquoi était-il venu ? Qu'avait-elle fait pour qu'il vint ? Pourquoi ne s'était-il pas enfui comme les autres cygnes sur le fleuve ou les satyres de la forêt ? Depuis ses premiers souvenirs, elle avait toujours vécu seule. Aussi n'avait-elle pas beaucoup de mots pour penser, et l'événement de cette nuit-là était si déconcertant. Ce cygne... Ce cygne... Elle ne l'avait pas appelé, elle ne l'avait même pas vu, elle dormait

Et il était venu.

Elle n'osait plus du tout le regarder et ne bougeait pas, de peur de le faire envoler. Elle sentait sur le feu de ses joues la fraîcheur de son battement d'ailes.

Bientôt, il sembla reculer et ses caresses s'altérèrent. Léda s'ouvrait à lui comme une fleur bleue du fleuve. Elle sentait entre ses genoux froids la chaleur du corps de l'oiseau. Tout à coup, elle cria : « Ah !... Ah !... » et ses bras tremblèrent comme des branches pâles. Le bec l'avait affreusement pénétrée et la tête du cygne se mouvait en elle avec rage, comme s'il mangeait ses entrailles, délicieusement.

Alors ce fut un long sanglot de félicité abondante. Elle laissa tomber en arrière sa tête fiévreuse aux yeux fermés, arracha l'herbe avec ses doigts et crispa sur le vide ses petits pieds convulsifs, qui s'épanouirent dans le silence.

Longtemps, elle resta immobile. Au premier geste qu'elle fit, sa main rencontra au-dessus d'elle le bec ensanglanté du cygne.

Elle s'assit et vit le grand oiseau blanc devant le frisson clair du fleuve. Elle voulut se lever ; l'oiseau l'en empêcha.

Elle voulut prendre un peu d'eau dans le creux de sa main et fraîchir sa douleur joyeuse : l'oiseau l'arrêta de son aile.

Elle le mit alors dans ses bras et couvrit de baisers les plumes touffues, qui se hérissaient sous sa bouche. Puis elle s'étendit sur la rive et dormit profondément.

Le lendemain matin, comme le jour commençait, une sensation nouvelle l'éveilla brusquement, et il lui sembla que quelque chose se détachait de son corps. Et c'était un grand œuf bleu qui avait roulé devant elle, éclatant comme une pierre de saphyr.

Elle voulut le prendre et jouer avec, ou même le faire cuire dans la cendre chaude comme elle avait vu que faisaient les satyres, mais le cygne le saisit dans son bec et l'alla déposer sous une touffe de roseaux penchés. Il étendit sur lui ses ailes déployées en regardant Léda fixement, et d'un vol droit vers le ciel monta si haut et lentement, qu'il disparut dans l'aube grandissante avec la dernière étoile blanche.

III

Léda espérait qu'aux prochaines étoiles montantes le cygne reviendrait vers elle, et elle l'attendit dans les roseaux du fleuve, près de l'œuf bleu qui était né de leur union miraculeuse.

L'Eurotas était peuplé de cygne, mais celui-là n'y était plus. Elle l'aurait reconnu entre mille, et même, en fermant les yeux, elle l'aurait senti s'approcher. Mais il n'y était plus, elle en était bien sûre.

Alors elle ôta sa couronne de feuilles d'eau, la laissa choir dans le courant et défit sa chevelure et y pleura.

Quand elle essuya ses yeux et regarda, un satyre était là, qu'elle n'avait pas entendu marcher.

Car elle n'était plus semblable à Phœbé. Elle avait perdu sa virginité. Les satyres n'auraient plus peur d'elle.

D'un bond, elle fut sur ses pieds et recula effarouchée.

L'œgipan lui dit doucement :

— Qui es-tu ?

— Je suis Léda, répondit-elle.

Il se tut un instant, puis reprit :

— Pourquoi n'es-tu pas comme les autres nymphes ? Pourquoi es-tu bleue comme l'eau et la nuit ?

— Je ne sais pas.

Il la regardait très étonné.

— Qu'est-ce que tu fais là, toute seule ?

— J'attends le cygne.

Et elle regardait vers le fleuve.

— Quel cygne ? demanda-t-il.

— Le cygne. Je ne l'avais pas appelé, je ne l'avais pas vu, et il est venu. Je suis si étonnée. Je vais te dire.

Elle lui raconta ce qui s'était passé, et elle écarta les roseaux pour lui montrer l'œuf bleu du matin.

Le satyre comprit. Il se mit à rire et donna des explications grossières qu'elle arrêtait à chaque mot en lui mettant la main sur la bouche, et elle criait :

— Je ne veux pas savoir. Je ne veux pas. Oh ! Oh ! tu m'as appris. Oh ! est-ce possible ! Maintenant, je ne pourrai plus l'aimer, et je serai malheureuse à mourir.

(Suite page 18.)

Daily Hollyday du « Moulin à poivre ».

(Suite de la page précédente)

Et comme elle ouvrit les yeux, elle vit le dieu du fleuve couronné d'herbes vertes...

Il la saisit par le bras, passionnément.

— Ne me touche pas! pleura-t-elle.

« Oh! que j'étais heureuse ce matin! Je ne comprenais pas combien j'étais heureuse! Maintenant, s'il revient, je ne l'aimerai plus! Maintenant tu m'as dit! Ah! que tu es méchant! »

Il l'enlaça tout à fait et lui caressa les cheveux.

— Oh! Non! Non! Non!... Non! cria-t-elle encore. Oh! pas toi! Oh! pas cela! Oh! le cygne! s'il revenait... Hélas! Hélas! tout est fini, tout est fini.

Elle restait les yeux ouverts, sans pleurer, et la bouche ouverte et les mains tremblantes d'effarement.

— Je voudrais mourir. Je ne sais pas même si je suis mortelle. Je voudrais mourir dans l'eau, mais j'ai peur des naïades et qu'elles ne m'entraînent avec elles. Oh! Qu'ai-je fait?

Et elle sanglota bruyamment sur son bras.

Mais une voix grave parla devant elle, et comme elle ouvrit les yeux, elle vit le dieu du fleuve couronné d'herbes vertes et qui sortait à demi des eaux, appuyé sur un gouvernail de bois clair.

Il disait :

— Tu es la nuit. Et tu as aimé le symbole de tout ce qui est lumière et gloire, et tu t'es unie à lui.

« Du symbole est né le symbole et du symbole naîtra la Beauté. Elle est dans l'œuf bleu qui est sorti de toi.

« Depuis le commencement du monde, on sait qu'elle s'appellera Hélène, et celui qui sera le dernier homme connaîtra qu'elle a existé.

« Tu as été pleine d'amour parce que tu as tout ignoré.

« C'est à la louange des bienheureuses ténèbres. »

« Mais tu es la femme aussi, et, dans le soir du même jour, l'homme aussi t'a fécondée.

« Tu portes en toi l'être obscur qui ne serait rien que lui-même et que son père n'a pas prévu et que son fils ignorerait. J'en prendrai le germe dans mes eaux. Il restera dans le néant.

« Tu as été pleine de haine parce que tu as tout appris. Et je te ferai tout oublier. C'est à la louange des bienheureuses ténèbres. »

Elle ne comprit pas bien ce qu'il avait dit, mais elle le remercia en pleurant.

Elle entra dans le lit du fleuve s'y purifier du satyre et quand elle revint sur la berge, elle avait perdu tout souvenir de sa douleur et de sa joie.

*

Melandryon ne parlait plus. Les femmes restaient silencieuses. Pourtant, Rhéa vint à demander :

— Et Kastôr et Polydeukès? Tu n'en as rien dit. C'étaient les frères d'Hélène?

— Non. C'est une mauvaise légende, ils ne sont pas intéressants. Hélène seule est née du cygne.

— Comment le sais-tu?

— ...

— Et pourquoi dis-tu que le cygne l'a blessée avec son bec? Cela n'est pas dans la légende et ce n'est pas vraisemblable... Et pourquoi dis-tu que Léda était bleue comme l'eau dans la nuit? Tu as une raison pour le dire.

— N'as-tu pas entendu les paroles du fleuve? Il ne faut jamais expliquer les symboles. Il ne faut jamais les pénétrer. Ayez confiance. Ah! ne doutez pas. Celui qui a figuré le symbole y a caché une vérité, mais il ne faut pas qu'il la manifeste, ou alors pourquoi la symboliser?

« Il ne faut pas déchirer les formes, car elles ne cachent que l'invisible. Nous savons qu'il y a dans ces arbres d'adorables nymphes enfermées, et pourtant, quand le bûcheron les ouvre, l'hamadryade est déjà morte. Nous savons qu'il y a derrière nous des satyres dansants et des nudités divines, mais il ne faut pas nous retourner : tout aurait déjà disparu.

« C'est le reflet onduleux des sources qui est la vérité de la naïade. C'est le bouc debout au milieu des chèvres qui est la vérité du satyre. C'est l'une ou l'autre de vous toutes qui est la vérité d'Aphrodite. Mais il ne faut pas le dire, il ne faut pas le savoir, il ne faut pas chercher à l'apprendre. Telle est la condition de l'amour et de la joie.

« C'est à la louange des bienheureuses ténèbres. »

Pierre LOUYS.

Arabelle de « La Boule Noire », et Bijoux du « Sexy ».

« Ces serveuses aux seins nus dans les restaurants, ça ne peut plus durer », se sont exclamés des policiers californiens à la vue d'une serveuse, Elizabeth Madrid, 25 ans, qui prenait les commandes la poitrine nue sous une chemisette transparente.

Les explications de la serveuse (« vêtues ainsi, a-t-elle dit, nous servons deux fois plus de petits déjeuners qu'auparavant ») ne l'ont pas empêchée d'être « embarquée ». Mais elle a été relâchée avec un sermon.

Les conseillers municipaux déclarent désabusés : « Actuellement, on ne peut exiger d'une serveuse de restaurant ou de cabaret que le port d'un filet sur les cheveux pour empêcher ceux-ci de tomber dans les plats. »

Le filet, elles le mettent donc, mais souvent, c'est à peu près tout. Ainsi, dans certains restaurants, les serveuses sont en monokini « topless » (sans le haut), dans d'autres en « bottomless » (sans le bas). Par-dessus, elles portent un déshabille qui crée une intimité de boudoir.

Lors des procès intentés à ces jeunes personnes, la défense a demandé au tribunal d'atténuer l'éclairage « pour créer l'atmosphère des établissements. »

LA TENTATION DE SAINT ANTOINE

— Décidément je résiste.
(Dessin d'Abel Faivre.)

Le législateur propose que « ces serveuses soient assimilées à des artistes de spectacles nus, ce qui leur interdirait de se mêler au public ».

*

Dans tous les salons qui se respectent, on « passe » actuellement au cours de soirées brillantes, les « films » tournés durant la belle saison, en bande ou en famille : heureux souvenirs des vacances où les acteurs ont été souvent surpris à leur insu par des caméras indiscrètes. On « passait » ainsi l'autre jour chez Camille D... un « film » tourné au cours d'une partie de pêche par le maître de la maison.

Soudain, dans l'obscurité, une voix glapit :

— Mais, on dirait que ma femme se fait serrer de près...

Une fois la projection terminée, le mari jaloux demanda à revoir, tourné au ralenti, l'épisode qui lui avait paru suspect.

Effectivement, un monsieur tentait d'embrasser sa femme, mais l'opérateur avait eu soin de ne saisir que le dos du galant.

La leçon n'en a pas moins été tirée de cet incident : il faut se méfier des pellicules révélatrices !

*

Ce médecin, qui opère dans une magnifique clinique d'Auteuil, a dû s'inspirer d'une formule de Mme Maryse Choisy pour lancer sa méthode. Il soutient, en effet, comme notre romancière, qu'un « visage sans rides est un visage sans âme ».

Et notre homme travaille ainsi sur la « ride esthétique, » car il est bien évident que certaines rides ne sont que disgrâces alors que d'autres peuvent au contraire « relever » ou « souligner » un visage.

Entre les deux sourcils, il est de bon ton, suivant le praticien, d'avoir un minuscule petit pli de chair : c'est — baptisé par lui — « la ride du bonheur » !

La petite comtesse de C... — — qui en est à son troisième mari — a été la première à se faire effectuer ce petit travail.

— Elle aurait pu se faire mettre au moins trois rides, soulignait M. Pierre W..., une par mari.

*

Dans ce grand établissement de l'Avenue des Champs-Elysées il y avait l'autre soir un des premiers galas de la saison.

Carmelina Giovanoni, l'or de Turin et le sourire de Rome

Le vicomte de N... qui connaît admirablement son Tout-Paris disait, à son cousin Guy de T...

— Je viens de dénombrer dix-sept Américains, quinze Anglais, dix Scandinaves, huit Argentins, deux Japonais, deux Chinois, quatre Orientaux... et deux vierges.

— Ça a donc une nationalité les vierges ?

— Je ne sais pas... mais ces deux-là sont Allemandes. O prude Germanie !

CANCANS
de Paris

Le directeur de la publication
Jean Kerffelec

127, Champs-Élysées, PARIS-8e.

1359 - EUROPRINT - PARIS

Photos :
Roland Carré, Archives J. L. C.

Les Reines des Cabarets *(à suivre)*

Sandra du « Sexy ».

LES ARTISTES SONT-ILS TROUBLÉS PAR LEURS MODÈLES ?...

Un peintre désire-t-il son modèle une fois qu'il l'a transposé sur la toile

Quels sont les tableaux qui attirent le plus vos visiteurs ? », demanda, un jour, quelqu'un à Renoir.

— Les nus, répondit, sans hésitation, le peintre.

Le simple curieux et le connaisseur posent la même question : « Quelle attache y a-t-il entre le modèle et l'artiste » ?

Essayez de questionner un artiste à ce sujet. Il vous répondra, s'il vous répond, par une boutade.

Un admirateur de Renoir qui regardait travailler le peintre, lui demanda :

— Dites-moi, Maître, quand terminez-vous un nu ?

L'artiste jeta un coup d'œil sur son modèle et dit :

— Lorsque j'ai envie de coucher avec mon modèle, alors le nu est terminé.

Il y a quelques années, un parent de Renoir montra à un collectionneur une toile du peintre qui représentait trois roses. Le collectionneur remarqua que la couleur et même la forme de ces roses évoquaient des nus.

— Naturellement, répondit l'autre, Renoir avait souvent devant lui un modèle nu, même s'il travaillait sur une nature morte ou sur un paysage.

Rodin et ses modèles

Rodin travaillait avec plusieurs modèles en même temps. Il était assis dans un fauteuil. Ses modèles, des deux sexes, se promenaient dans l'immense atelier. Il les regardait, en leur demandant de ne pas faire attention à lui.

— Promenez-vous, dit-il, comme si vous étiez dans la rue ou dans un jardin. Asseyez-vous, si vous êtes fatigués et embrassez-vous, si le cœur vous en dit.

« Devant un nu, Cézanne voit bossu »

« Voici la jeune femme aux fesses rebondies !
Comme elle étale bien au milieu des prairies
Son corps souple, splendide épanouissement !
La couleuvre n'a pas de souplesse plus grande,
Et le soleil qui luit, darde complaisamment,
Quelques rayons dorés sur cette belle viande. »

L'auteur de ce poème est un des plus grands peintre français, Paul Cézanne. Quelqu'un ne connaissant pas l'œuvre de ce peintre pourrait supposer, d'après ses vers, que l'auteur a passé sa vie à peindre des nus.

Eh bien, voici ce que disait de lui un de ses amis intimes :

— Devant un nu, Cézanne « voit bossu ».

Et voici ce que disait le peintre :

— Ça me souriait assez de faire poser des nus. Seulement, les femmes sont des veaux, des calculatrices, et elles me mettraient le grappin dessus.

Ambroise Vollard qui nous rapporte ces paroles de Cézanne ajoute :

— Le rêve de Cézanne eût été de faire poser ses modèles en plein air ; mais c'était irréalisable pour beaucoup de raisons dont la plus importante était que la femme, même habillée, l'intimidait. Il ne faisait d'exception que pour une servante, vieille créature au visage taillé à coups de serpe, et dont il disait avec admiration à Zola : « Regarde, est-ce beau ? On dirait un homme ! »

Zola posa nu plusieurs fois pour le peintre, notamment pour sa magnifique toile, intitulée « Baigneurs ». On y voit, entouré de deux femmes, l'auteur de « Nana », bedonnant, moustachu, avec une espèce de cache-sexe.

Zola regarda la toile et remarqua :

— Si les femmes me voyaient comme toi, je resterais puceau toute ma vie !

C'est bien joli...

Degas avait une haine farouche pour les femmes. Lorsqu'un de ses amis lui demanda pourquoi il ne se mariait pas, le peintre répondit :

— J'ai peur quand j'aurais fait un tableau, d'entendre ma femme me dire : « C'est bien joli, ce que tu as fais là ! »

Ses biographes prétendent que la haine de Degas à l'égard des femmes n'était qu'une forme de la pudeur ou de la crainte et c'est cela qui explique la cruauté avec laquelle il représentait la femme, occupée de sa toilette intime.

Les femmes de Matisse

Parmi les peintres contemporains c'est Matisse qui a créé les nus les plus extraordinaires. Il a surtout comme modèles, des femmes orientales, et il les choisit soigneusement. Un de ses amis qui était témoin d'un défile de modèles, dans son atelier, à Nice, lui dit :

— Je m'excuse, Maître de vous poser une question. Je vois que parmi ces jeunes personnes qui se sont présentées ici, vous avez choisi la plus belle. J'ai connu votre modèle précédent, qui est également une très belle fille. Comment se fait-il que transposées sur la toile, elles paraissent, comment dire...

— Laides, mon ami, laides, n'est-ce pas ? demanda Matisse.

— Oh ! Maître...

— Sachez, mon cher, que moi, je n'ai aucune envie de coucher avec les femmes que je représente sur mes toiles. Seulement, il faut savoir que je ne fais pas de copie : j'essaie de « créer » tout simplement.

« LA DORMEUSE » DE GUSTAVE COURBET

cancans
DE PARIS

KARIN HESKE

TOUS LES MOIS : 3 F